Neptune horses (1910) – Walter Crane

Langue et littérature françaises
Racines – DLF Lot
***Lettre* n° 16**
(avril - juin 2026)

*****

Les mots que j'aime

Chemin

Un petit mot sans prétention, sans sonorité originale. Il peut être humble chemin de terre à travers les champs, peut partir à l'assaut de la montagne, longer les rivières, accompagné de la musique de l'eau sur les cailloux. Il batifole avec les jeunes amateurs d'école buissonnière. Il a un petit air d'aventure, il est alors chemin de vie, chemin lumineux.

Il marque le pas à la croisée des chemins et poursuit son petit bonhomme de chemin, devenant chemin creux ou chemin de traverse.

Mais il est sombre aussi et s'habille de tristesse quand il est chemin de croix. Le grand poète espagnol, Antonio Machado, a quitté l'Espagne à la fin de la guerre civile. Il s'est retrouvé dans le flot de la Retirada. Un mois après, son chemin s'est arrêté pour toujours, à Collioure, où il repose. Peut-être s'est-il récité ces vers qu'il avait composés : « Ton chemin, toi qui marches, n'est que l'empreinte de tes pas... Il n'y a pas de chemin, on fait son chemin en marchant... Il n'y a pas de chemin, mais des étoiles (*estelas*) sur la mer. » C'est la réalité, certes, mais teintée de beauté des étoiles sur la mer, c'est la lumière, l'insaisissable …

Dans son livre *Immortelle randonnée*, Jean-Christophe Ruffin raconte son chemin jusqu'à Compostelle et il a cette définition profonde : « Le chemin est une alchimie du temps de l'âme ». À méditer...

Marie-Christine Houzé

*****

Présidentielle

L'on commence à parler de celle de 2027. Ou plutôt, on ne parle déjà que de ça !
Certains, même, en redemandent. Dans des bouches ou sous des plumes que l'on croirait plus averties de journalistes, de politiques ou de politologues, il est question ***des*** élections présidentielles… Comme si l'on devait, en 2027 (ou avant…), élire plusieurs présidents !

Faut-il le préciser, au risque d'énoncer un truisme : c'est bien sûr le singulier qui convient ; ***l'***élection présidentielle permettra d'élire ***un*** président ; alors que ***les*** élections municipales désigneront de nombreux conseillers municipaux, que ***les*** élections législatives enverront à l'Assemblée nationale 577 députés (sauf changement d'ici-là), etc.

Et le pluriel est naturellement légitime si l'on parle de plusieurs scrutins : ***l'***élection présidentielle de 2027, mais ***les*** élections présidentielles du XXI^{e} siècle…

Robert Larue

*****

Une lichette de grammaire

Selon vous, ces deux phrases sont-elles correctes ?

– « Lors de nos recherches, nous avons été étonnée de constater de tels résultats. »

– « Nous sommes fier de remettre aujourd'hui les Palmes académiques à une femme exceptionnelle qui a servi le monde de l'éducation avec un zèle indéfectible. »

Vous avez peut-être été choqués par « l'erreur » concernant l'accord grammatical sujet-verbe ?

Et pourtant la règle générale est parfois à adapter au contexte.

Dans la première phrase est employé ce qu'on appelle le « pluriel de modestie » ou le « pluriel d'humilité ». Celui-ci est employé quand l'auteur d'un ouvrage – particulièrement d'un travail académique ou d'une thèse – parle de lui-même. Cela est censé permettre l'expression d'une plus grande objectivité. Nous pouvons en conclure que l'auteur(e) est ici une femme. Dans le second cas, il s'agit d'un « pluriel de majesté » qui est employé dans les discours officiels par des personnes détenant l'autorité. Ici « fier » est au singulier, puisqu'on suppose que la personne qui parle – et qui remet la distinction – est une figure d'autorité.

N.B. : Il n'est pas étonnant que la majesté puisse détourner la règle commune, mais cela l'est davantage en ce qui concerne les humbles…

Béatrice Quillerou

Montaigne (1533-1592)

De l'urgente nécessité de (re)lire l'auteur des *Essais*.

Qui, de nos jours, hormis quelques bienheureux érudits, lit les *Essais* de Montaigne dans le texte du XVI^e^ siècle ? Les opiniâtres ne sont pas légion. Bernard Combeaud (1948-2018), inspecteur général de l'Éducation nationale, romancier, a adapté le discours de l'écrivain au langage moderne. Tout en respectant la musique, « la mâche » de l'auteur. Travail magistral et ô combien utile ! En effet, l'expression de Michel d'Eyquem vieillie, devenue abstruse, demeure d'une remarquable modernité intellectuelle.

À l'époque où nous vivons, il est plus que jamais enrichissant de faire son miel des pensées du père des philosophes français. Dans sa brillante introduction, Michel Onfray rend hommage à celui qui a servi d'interface entre l'auteur et les lecteurs actuels et dresse un inventaire des « inventions » de Montaigne : laïcisation de la pensée, méthode introspective, philosophie expérimentale, relativisme culturel, sobriété heureuse, l'homme nu, religion rationnelle, amitié postchrétienne, pédagogie, etc. et même féminisme.

À la toute fin de sa vie, Stephan Sweig (1881-1942), réfugié au Brésil, découvre l'œuvre et la vie de Montaigne. Il lui consacre son ultime ouvrage avant de se donner la mort avec son épouse. Dans celui-ci, il établit un parallèle entre les troubles religieux du XVI^e^ siècle vécus par le philosophe et les affres de la guerre en cours. Toute proportion gardée, notre monde est-il si éloigné du leur ?

Quelques citations à méditer…

« Il faut se réserver une arrière-boutique, toute nôtre, toute franche, dans laquelle nous établissons notre vraie liberté, notre principale retraite et notre solitude. »
« La plus grande chose du monde, c'est de savoir être à soi. »
« La plus expresse marque de la sagesse, c'est une réjouissance constante. »
« La vieillesse nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage, et ne se voit point d'âmes, ou fort rares, qui en vieillissant ne sentent l'aigre et le moisi. »

Gilles Fau

La musique des mots

Les mots sonnent, chantent, rêvent, murmurent, piquent, choquent et chatouillent l'imagination créative. Les mots sont des fenêtres sur la vie, comme le dit très justement Alain Rey. Et les dictionnaires nous les révèlent dans toute leur complexité liée à leur origine et à l'évolution de l'usage.

Alors… jouons !

Je fuis les hargneux, les grincheux, les teigneux, les aigris, les acariâtres, les atrabilaires, les hypocondriaques, les hypocrites, les égocentriques, les renfrognés, les revêches, les revanchards, les quinteux, les brutes…

J'évite les querelleurs, les chicaneurs, les raisonneurs, les radoteurs, les pédants, les blasés…

Je me gare des niais, des nigauds, des balourds, des boudeurs, des moroses, des maussades, des bilieux, des bougons…

J'aime les sages, les fous, les doux, les rêveurs, les tendres, les paisibles ; j'aime les rieurs, les enjoués, les malicieux, les facétieux…

J'aime… les aimables.

Colette Darnis

*****

Coup de cœur

Laurent Mauvignier, né le 6 juillet 1967 à Tours, est un écrivain français. Il obtient le prix Goncourt 2025 pour son roman *La Maison vide* publié aux Éditions de Minuit.

Extrait :

« C'est que dans sa tête des idées étranges et des sensations nouvelles se querellent quand il repense à ces fameux soldats auxiliaires qui travaillent dans les fermes, à la menuiserie et à la scierie – des amputés, des canards boiteux, des types chétifs ou trop petits et dont il voit au premier coup d'œil qu'ils n'auraient pas été des combattants possibles au front. Jules ne les méprise pas, c'est le genre d'embusqués qu'il veut bien supporter et même plaindre un peu, car ceux-là n'ont pas été lâches, la vie s'est juste chargée de les balancer sur le côté, et c'est déjà beau qu'avec la guerre ils trouvent un usage adapté à leurs mains. Mais quelque chose a changé qu'il refuse de voir tout d'abord, ou qu'il ne comprend pas, dont il ne mesure pas tout de suite ni l'importance ni combien la trace s'en imprime profondément en lui. Il a beau se répéter qu'il doit se réjouir,

Quelqu'un tient la maison

il a beau se répéter qu'il est étonné de voir comment ici on a su se relever, comment les femmes ont toutes réussi à tenir les fermes, quelque chose en lui résiste

à la joie, et le soulagement de voir que son monde tient toujours debout, ce soulagement qu'il éprouve ne compense pas tout à fait, ou ne réussit pas à compenser tout à fait ni à recouvrir cette angoisse sourde, cet abattement qui s'approfondit chaque jour davantage et qu'il a vite fait de vouloir relier à la fin toujours proche de la permission. La vérité, c'est qu'il comprend très vite que pour ces hommes, ici, il n'y a qu'un chef, et que ce chef n'est pas lui. Mais ça, s'il le comprend, au départ il ne s'en désole pas, il trouve ça dans l'ordre des choses, il pense même ne pas y prêter attention, non, car ce qu'il ne comprend pas, ou plutôt ce qu'il ne mesure pas, c'est que ce dont pourtant au départ il a toutes les raisons de se réjouir,

Quelqu'un tient la maison

et qui lui transperce le cœur à un point qu'il ne pourrait pas soupçonner, parce qu'il n'avait même pas imaginé que ça puisse arriver, dans son monde à lui, qu'il soit possible de voir s'effacer sa propre vie au profit d'une femme. Et, de fait, la mère de Marie-Ernestine s'est levée comme un arbre qui n'attendait que la guerre et l'absence des hommes pour croître, prendre le soleil et mettre la maison, les terres, les biens de Jules à l'ombre de sa puissance maternelle et protectrice, comme une sorte de déesse païenne et ancestrale, une géante bienveillante et inattendue. D'abord il est surpris, Jules, de les entendre

La Patronne

l'appeler avec cette déférence qu'ils n'auront pas une seconde pour lui – comme si lui ils ne le regarderaient jamais qu'avec une sorte de respect et de circonspection de circonstance, une politesse lointaine, presque indifférente. C'est qu'ils savent bien, eux aussi, que six jours – six jours – ce n'est rien, du vent, et que dans six jours il sera reparti et ne reviendra pas avant longtemps – s'il doit revenir un jour. Ils savent que la vraie vie va reprendre sans lui, qui aura passé comme une ombre lorsqu'il sera venu les voir et que c'est elle,

La Patronne,

qui préside à leur vie, ici et maintenant.

Quand il le constate, au début Jules en est impressionné et rassuré. Il sourit de l'entendre lui faire le tour du propriétaire, car jamais, il le sait, du temps de Firmin ni même quand il avait pris la relève, il ne l'aurait vue s'imposer avec une telle évidence et un tel naturel ; maintenant c'est elle, cette belle-mère qu'il avait connue effacée derrière son mari et soumise et presque muette mais qu'il aimait pour cette abnégation même, elle dont il n'aurait jamais soupçonné qu'elle puisse se tenir aussi droit et marcher devant lui pour lui expliquer tous les aménagements qu'il avait bien fallu faire et les décisions qu'il avait fallu prendre en son absence, c'est elle qui mène la barque sans trembler. Il n'en revient pas de la voir s'adressant aux hommes en tenant la voix si haut et si ferme, les yeux ouverts, droits comme autrefois elle n'aurait jamais pu les montrer – tiens, il se dit, ses yeux sont verts. »

Passage sélectionné par **Martine Monméjac**

Nostalgie d'une certaine politesse…
Café – Saint-Étienne (décembre 2025)
Photo : Gilles Fau

*****

Béatrice Quillerou – présidente de DLF Lot – chezbandb@gmail.com
Gilles Fau – président de Racines – gillesfau2@orange.fr
N'hésitez pas à diffuser cette lettre !